

Vendredi 15 décembre 2023

Aucun mal à se lever à 6 heures pour aller au dojo. Quelques jours à peine après la création du dernier spectacle, j'avais ressenti un appel viscéral. Depuis 6 mois au bas mot, mon espace intérieur était rempli de la création de ce spectacle. Je prolongeais avec les acteurs et l'ensemble de mon équipe des lignes souterraines qui remontaient jusqu'au premier mouvement de l'écriture, il y a 7 ans. Il avait donc fallu aller chercher loin en soi, par paliers successifs, pour mener le projet jusqu'à sa naissance. Voilà. C'était fait.

Dès la création présentée au public, immédiatement après, une soif des tatamis et de la pratique avait pris le dessus. Besoin de revenir à la pratique matinale à 6H45 du matin. Peindre ses jours avec cela, la pratique de l'Aïkido qui, après 25 ans, m'apparaît toujours comme une source fraîche. Besoin de me décoller du travail théâtral. Bouger la distance, presque immédiatement. Le corps lui-même l'avait décidé et j'avais suivi.

Ce matin le maître n'est pas là. Nous pratiquons sans lui. Une ancienne conduit la séance. Nous sommes une petite dizaine, débutants et anciens mêlés. Le matin est calme. On prend un café avant d'aller se changer. Les pratiquants arrivent peu à peu.

Il y a dix jours, mon maître avait éveillé ma curiosité en montrant la partie yin des mouvements. C'était la première fois que je revenais sur les tatamis depuis des mois et j'avais pratiqué avec un ancien, massif. Le yin est dans la non résistance. Il ouvre des clairières alors qu'on pense qu'il n'y a que des falaises. Au dedans de l'arc des bras. La poitrine. L'arrondi. Quelque chose qui échappe à la confrontation. Qui la rend anachronique, désuète. C'est peut-être l'un des renversements les plus mystérieux et beau que contient l'Aïkido tel qu'il est pratiqué dans notre école.

Le Yin. J'avais essayé de pratiquer dans cette direction, un peu inquiet de ces longs mois d'arrêt et de la corpulence de mon partenaire. Dans ce genre de cas, des réflexes de confrontation prennent souvent le pas chez moi. Je ne suis pas contre l'épreuve de force. Là, c'était le contraire qui était demandé. Et immédiatement, quelque chose avait traversé. Le Yin. C'est comme si le point d'écoute en soi avait bougé. On éclaire un autre espace en soi. Je n'étais ni rouillé, ni aride. Les mots de mon maître avaient résonné immédiatement. Quelque chose en moi avait répondu. S'apercevoir qu'on contient tout. Tout est là. Peut-être enfoui. Peut-être empêché par des habitudes qui assèchent la souplesse intérieure. Peut-être menacé de disparaître si l'on en prend pas soin. Mais on arrête de se raconter des histoires. De chercher ailleurs. Tout est là.

Je suis la piste que mon maître a ouverte. Je tente de la vérifier sur les tatamis à chaque séance. J'essaie de comprendre, d'éprouver le yin, là où il se cache, dans chaque mouvement. Ma partenaire du jour est stable, petite. On n'échange peut-être trois ou quatre mots durant toute la séance. Ce n'est pas spectaculaire ou intense. C'est précis, équilibré. Cela me fait du bien. Il n'y a pas de grandes révélations, juste la pratique.

En tournée, un ami, nouvellement retraité, m'avait dit ces mots : « les fictions s'éteignent peu à peu ». Il m'avait dit cela avec un immense sourire et j'avais été touché profondément par cette phrase mêlée à ce sourire.

Oui, toutes les histoires qu'on s'était raconté, les projets de réussite sociale, devenir quelqu'un, réussir, tout le tralala, comment on se voit, on se souhaite, on se projette, tout cela s'éteint peu à peu. Les fictions s'éteignent.

Mon ami ne parlait pas des histoires que l'on raconte sur scène. Pas de ces fictions-là.

Il touchait du doigt un noeud véritable pour moi. Là étaient cristallisés des dépôts, des pensées, des espoirs, des impasses. Depuis, je garde cette phrase près de moi.

Les fictions s'éteignent. Dans le sourire de mon ami, il y avait aussi l'au-delà de ces fictions. Quelque chose demeure ensuite. En l'écoutant, je m'étais dit cela. J'aimerais que les fictions s'éteignent. Et c'est peut-être cela qui me fait retourner au dojo.

Pendant un peu plus d'une heure, une possibilité est donnée d'être sans fiction. D'aller au-delà ou en deca de tout ce que le mental projette, construit, parfois jusqu'à enserrer l'être. Plus de vie

sociale, familiale, amoureuse. Autre chose. On revient à une banalité tranquille du vivant. Des espaces se ré-ouvrent depuis le dedans vers le dehors et des circulations adviennent. Avec le partenaire. En soi. Dans l'espace monochrome et matinal des tatamis.

La séance se déroule sans anicroches. Plusieurs techniques sont exécutées. On change de partenaire, l'occasion pour moi de chercher à chaque fois le diapason, de trouver le point de rencontre. Pendant quelques minutes, je pratique avec un jeune homme. Il est fort et quelque chose en lui appelle la confrontation. Tout dans le yang. La couleur est nette, et me demande d'être plus clair à mon tour dans la couleur différente. Faire travailler le yin face à du yang aussi puissant est intéressant. Je dois refuser de jouer d'une certaine manière, et proposer un autre jeu, en quelque sorte.

Je lis après la séance un article de mon maître. Une expression me marque : « pratiquer avec sincérité ». Pratiquer avec sincérité, qu'est-ce que cela veut dire? Alors que je remets mon kimono, longtemps remisé dans les vestiaires, l'expression me revient « pratiquer avec sincérité ». Elle agit comme un aimant. Pratiquer avec sincérité, c'est peut-être, à l'endroit où je me trouve, accepter que les fictions s'éteignent. Que les fictions s'éteignent. Et ne pas faire semblant d'ignorer où les sources se trouvent.

Dans l'écriture, depuis un peu plus d'un an, impossibilité d'écrire des fictions. Quelque chose, depuis la mort de ma mère, me tient rivé au réel. C'est peut-être une occasion de connaître un autre endroit d'écriture, me dis-je aujourd'hui. Que reste-t-il quand le ciel n'est que le ciel, les rues de simples rues et le matin de la pratique qu'un seul matin? Christian Bobin racontait que la mort de son père lui avait permis d'élargir son regard, de ne plus choisir, de tout recevoir et donc d'écrire depuis un autre endroit.

Le yin. La non résistance et le non faire dont parle Itsuo Tsuda. Les fictions qui s'éteignent.

Hier soir, peu avant le sommeil, des échos du Hagakure entendus dans le film Ghost Dog de Jim Jarmusch : « Il est de bon ton de considérer cette vie comme un rêve ».